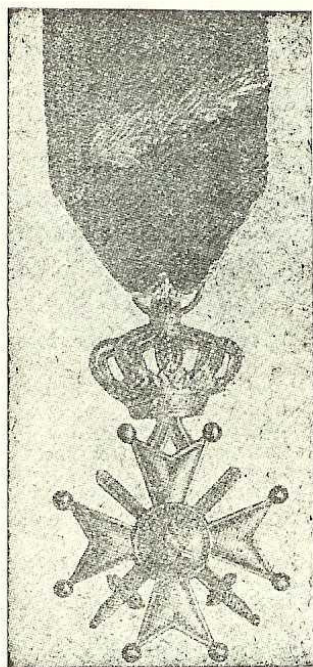


LES PIONNIERS DE LA LÉGION BELGE



Le
Capitaine-Commandant
B. E. M.

Charley CLASER

FONDATEUR DE L'A. S.

Mort à Gross-Rosen



SOLDAT, FILS DE SOLDAT...

Qualités foncières d'un tempérament viril, éducation familiale toute de noblesse et de droiture, influences de maîtres et de chefs éminents, rien n'a manqué au futur commandant CLASER pour conférer à sa personnalité l'éclat et la force d'un équilibre parfait. Tout jeune, il révèle les dons d'intelligence, de sensibilité et de caractère qui devaient faire de lui plus tard un soldat d'une valeur exceptionnelle. Fils d'officier, il a du métier des armes la haute conception que Psichari a exaltée dans ses ouvrages. Partout où il passe, il fait impression par son attachement profond à toutes les tâches qui lui sont dévolues, qu'elles soient modestes ou qu'elles attestent la haute confiance de ses supérieurs.

De taille herculéenne, le regard vif, le geste prompt, il émanait de toute sa personne une extraordinaire impression de calme et de force qui lui attirait les sympathies de ses pairs. Tous ceux qui l'approchaient sentaient que quoi qu'il arrive, ce chef saurait faire face à tous les imprévus et que nul obstacle, nul danger, nulle situation, même la plus désespérée, n'aurait raison de son prodigieux dynamisme. Et telle sera bien la caractéristique de son destin : une âpre et fière obstination à SERVIR. Servir, c'est-à-dire se donner corps et âme à l'idéal que l'on a juré de défendre, servir quand d'autres cèdent au désespoir, servir alors que tout semble perdu, servir dans l'ombre, servir malgré les embûches, les dangers... Servir jusqu'à la mort, sans donner à aucun, le moindre signe de faiblesse ou de découragement. Telle fut la mission terrestre de l'éminent Belge que fut le commandant Charles CLASER.

DANS LE GRAND DESARROI DE MAI 1940.

Esprit clairvoyant, il ne s'est pas fait d'illusions sur les événements que, dès 1937-38, l'humeur guerrière de l'Allemagne annonçait. Il sait que la guerre est proche et, comme son père trente ans plus tôt, il s'y prépare en mettant dans cette préparation le meilleur de lui-même. Chef du 3^e bureau à l'Etat-Major de la première D. L., il donne à tous les témoins de son activité l'exemple de sa haute conscience et de sa compétence de chef. La guerre ne le surprend pas, mais à partir du moment où l'on se bat, son bureau lui fait l'effet d'une cage. Il voudrait s'en échapper pour aller affronter l'ennemi face à face. Chaque fois que l'occasion s'en présente, il bondit en première ligne où son calme, sa bravoure ramènent la confiance partout. Au cours d'une de ses visites au front il tombe un jour en plein milieu d'une unité en retraite. Son sang ne fait qu'un tour : il s'empare des armes d'un soldat, rallie les combattants démoralisés, les entraîne dans une fougueuse contre-attaque, reprend quinze cents mètres de terrain à l'ennemi. Blessé, il retourne à l'Etat-Major. Sa belle conduite a émerveillé tous ceux qui l'ont vu dans le feu de la bataille. Elle lui vaut la citation suivante :

Q. G. 24 mai 1940.

1^{er} D. I. — E. M.

« Le Commandant de la 1^{er} D.I. Objet: CITATION.

» Officier d'Etat-Major d'une bravoure et d'un allant
» remarquables, s'est dépensé sans compter, depuis le
» début de la campagne, s'offrant toujours pour accom-
» plir les missions les plus importantes et les plus
» dangereuses.

» Le 24 mai, envoyé en liaison auprès d'un régiment
» dont la situation était très critique, s'est porté en
» avant et a donné l'exemple de courage et de bravoure
» en regroupant les fuyards et en prenant spontanément
» le commandement de ces éléments en retraite pour
» contre-attaquer l'ennemi.

» A participé plus tard au cours d'une autre mission
» de liaison à une autre contre-attaque au cours de la-
» quelle il fut blessé alors qu'il tirait à la mitrailleuse.
» Rentré au P.C., n'a consenti à se laisser évacuer
» qu'après avoir rendu compte de sa mission.

» Exemple d'énergie, d'optimisme et de courage
» calme et réfléchi. »

Le Lieutenant Général COPPENS,

Commandant de la 1^{er} D. I.

« POUR MOI LA GUERRE N'EST PAS FINIE... »

La capitulation de notre armée le 23 mai 1940 a été un de ces événements terribles qui mettent à nu l'âme d'un peuple. Les réactions qu'il a provoquées nous ont permis de juger la qualité d'âme de nos compatriotes. Si la plupart de ceux-ci l'ont apprise avec douleur et consternation, il en est d'autres hélas ! qui soucieux avant tout de leurs intérêts personnels n'ont pas caché leur satisfaction d'en finir à n'importe quel prix avec les risques de la guerre.

Parmi les hommes de chez nous terrassés par cet affreux coup du sort, il en est que le redoutable complexe d'infériorité des vaincus a comme paralysés, anéantis et qui se sont docilement soumis à la loi du plus fort. Il en est heureusement d'autres qui, contraints à déposer les armes, n'ont jamais capitulé. Momentanément surclassés par l'adversaire, ils ont gardé intacte leur confiance dans la justice de leur cause et le triomphe final de leur idéal.

Nous n'oublierons jamais l'émotion que nous avons éprouvée lorsque, en septembre 1940, nous avons appris dans les Ardennes que la Légion Belge était en voie d'organisation. Depuis plusieurs semaines, nous observions les réactions de nos compatriotes devant les événements et une crainte mortelle nous envahissait. Celle de voir notre défaite tourner à l'asservissement des esprits. Qu'on se rappelle ces heures douloureuses : la propagande ennemie donnait à plein, et, par leurs victoires éclatantes, nos oppresseurs se chargeaient de dissiper toute lueur d'espoir dans les ténèbres de notre détresse. Un peu partout d'ailleurs des renégats passaient dans le camp de l'adversaire. Quelle pensée de fervente reconnaissance nous avons vouée à l'homme qui, en ces moments de doute et d'angoisse, avait songé à regrouper les énergies belges, à constituer cette Légion qui avait à nos yeux la signification du plus réconfortant des symboles. Car pour nous cette Légion Belge c'était cela le signe visible du réveil de la conscience nationale, la fin d'un mauvais rêve, un retour définitif à la confiance et à l'espoir.

Sans le connaître, nous avons alors dédié toute la ferveur de notre reconnaissance à l'homme qui avait pris l'initiative de sa fondation. On peut dire que c'est à partir de ce moment que le climat de la Résistance s'est créé. Si dans le domaine des services de renseignements, il faut retenir le nom de Walthère DEWE comme celui du promoteur de la résistance en 1940, il importe de reconnaître que les fondateurs de la Légion Belge ont l'incomparable mérite d'avoir, les premiers, sonné le ralliement des hommes libres décidés à effacer l'humiliation de la défaite. Or les fondateurs de la Légion Belge, les patriotes audacieux qui ont osé redresser notre étendard face à l'ennemi triomphant, c'est le commandant Charley CLASER et le Colonel LENTZ.

« PLUTOT MOURIR DEBOUT

QUE DE VIVRE A GENOUX ».

Il est utile de redire les mérites des résistants de la première heure, parce que depuis lors la résistance a été exploitée par de sinistres farceurs qui n'ont pas eu honte de la faire servir à des fins politiques et autres. La résistance telle que l'a conçue le commandant CLASER et telle que l'ont pratiquée les hommes qui ont suivi son exemple, restera pour notre pays un éternel sujet de fierté, car elle a été la révélation des plus beaux élans de l'âme de notre peuple. Le fondateur de la Légion belge l'a résumée en ces mots

magnifiques : « PLUTOT MOURIR DEBOUT QUE DE VIVRE A GENOUX ».

A peine rentré chez lui, au lendemain du 28 mai, revêtu d'habits civils, le commandant CLASER prend ses dispositions en vue d'assurer plein rendement à son activité nouvelle. Il sait que la tâche à laquelle il va s'atteler est pleine de risques et que l'adversaire auquel il s'apprête à faire face met en œuvre des moyens redoutables.

Maintenant il ne s'agit plus seulement de rivaliser avec lui de courage et de ténacité : il faut jouer au plus fin et répondre par la ruse à la ruse. Sur le nouveau champ de bataille qu'il a choisi, l'astuce est en effet une arme efficace. C'est pourquoi, il change tout d'abord d'identité. Désormais, il ne s'appellera plus Claser, mais Van Nieuwenhove ou encore Vanden Hende, Servais, Roos, Placide, Le Patron, le Grand Charly, etc. Il change également de profession : transformé en inoffensif voyageur de commerce, l'homme qui est sans contredit un des adversaires les plus redoutés de nos « protecteurs », va et vient dans toutes les régions du pays avec le seul souci, semble-t-il de faire des affaires.

En réalité ses « affaires » sont d'envergure : il ne s'agit de rien moins que de reconstituer une armée secrète avec les meilleurs éléments restés dans le pays. Entreprise ardue toute parsemée de difficultés et d'embûches. Elle est à la mesure de son prodigieux dynamisme, aussi, après avoir installé sa petite famille à la campagne, il s'y donne de toute son âme. La plupart des officiers de la 1^{re} D. I. qui ont échappé à la captivité le voient tour à tour apparaître chez eux alerte, décidé, persuasif. Avec l'accent d'une conviction totale, il leur expose ses projets : constituer une force armée à l'intérieur du pays en vue de sa rentrée en lice aux côtés de nos Alliés. Projets irréalisables parce que à échéance indéterminée, pensent ses interlocuteurs. En juin et juillet 1940, rien ne fait prévoir un prompt redressement du côté des Anglais et les propositions du bouillant « Van Nieuwenhove » étonnent, stupéfient, inquiètent certains pantouflards. Heureusement quelques hommes de cœur, des audacieux qui ne doutent de rien, se lèvent à son appel et c'est la grande, la glorieuse et tragique histoire de l'armée secrète qui commence. Elle commence à l'heure où l'Angleterre livrée à elle-même traverse les plus durs moments de la guerre et où les chances de l'Axe restent impressionnantes.

RECRUTEMENT ET ORGANISATION.

Parmi les tout premiers résistants qui répondirent à l'ap-

pel du commandant CLASER, on relève les noms de René GALLAND, du Major OUWERX, du capitaine DURIEUX. C'est l'heure où les hommes — les vrais — se révèlent... Vers la mi-août, un grand nombre d'officiers internés à l'Oflag 6 A. à Soest, sont libérés. Parmi eux, plusieurs de la 1^{re} D. I. qui, grâce à l'entremise de Germain THOMAS, entrent bientôt en contact avec CLASER. Ce dernier trouve deux collaborateurs décidés en Charles VAN DER PUTTEN et André BOEREBOOM. Il faut une secrétaire : c'est M^{lle} Paule DELWICHE, « la petite », qui en assumera les fonctions.

Alors c'est le grand travail.. Dans toutes les régions du pays, le recrutement se poursuit avec acharnement et les adhésions affluent. Il s'agit maintenant de s'organiser, de mettre partout de l'ordre et d'éviter de faire la partie trop belle aux services de police ennemie chargés de dépister et d'anéantir nos premiers groupements clandestins. Car, comme bien on le pense, la Gestapo est aux aguets et René GALLAND est bientôt, de sa part l'objet de recherches inquiétantes qui le forcent à interrompre son activité et à gagner l'Angleterre.

CLASER poursuit son œuvre et ses remarquables dons d'organisation font merveille. L'état-major de la Légion Belge se constitue comme suit : tandis que lui-même se réserve le rôle de chef du groupement, BOEREBOOM le seconde à la tête de divers services et VAN DER PUTTEN se charge des renseignements généraux et politiques. Mais l'entreprise est vaste et il importe d'exploiter à fond toutes les possibilités qu'elle comporte. Et c'est pourquoi, inlassablement, le commandant CLASER multiplie ses allées et venues dans le pays où les organisations de zone et de province prennent corps. Au cours de ses pérégrinations, il rencontre à maintes reprises des officiers qui se déclarent membres d'une organisation semblable à la sienne. C'est le groupement du Colonel LENTZ dont la conception repose sur la reconstitution de l'armée et dans laquelle les carabiniers, les grenadiers et la section d'Anvers jouent un rôle de premier plan.

LA LEGION BELGE RENFORCE SES EFFECTIFS.

On sait quelles difficultés ont surgi pendant la guerre chaque fois qu'il s'est agi de fusionner deux ou plusieurs groupements. Les questions de personnes, de prestige et aussi parfois des arrière-pensées politiques rendaient le problème insoluble. Ici rien de tel parce que ces résistants de

la première heure qu'ils s'appellent CLASER ou LENTZ n'ont d'autre visée politique que celle-là : chasser le boche du territoire national et rendre à la Belgique de substantielles raisons de confiance et d'espoir. Aussi, après quelques entrevues, les deux hommes et leurs collaborateurs immédiats VAN DER PUTTEN et BOEREBOOM trouvent-ils rapidement d'excellentes formules de coopération. Le colonel LENTZ prend la direction des organisations de combat et propose comme adjoint pour le service de santé, les services d'aide, de soutien, de passage de la Légion Belge, le major-médecin Georges ANDRE. De même un grand nombre de ses collaborateurs directs fournissent les cadres des états-majors de zones, de provinces et d'autres groupements complémentaires. L'ensemble est placé sous les ordres d'un état-major constitué comme suit : CLASER, avec l'indicatif FLB., dont la mission principale consistera à cette époque à veiller à ce que la Légion Belge reste dans la voie qu'elle s'est tracée ; le colonel LENTZ, chef de l'organisation de combat ; VAN DER PUTTEN, chef du service de renseignements politiques et suppléant du fondateur ; BOEREBOOM, chef supérieur des services.

A partir de ce moment, la Légion Belge devient rapidement un groupement puissant et bien discipliné. Liège (CTI), le Hainaut (P.S.), Bruxelles, Anvers (HAUSMANS), les Flandres (FRANCKX-VAN PUIMBROEK) fournissent un très grand nombre d'adhérents. Le renforcement continu des effectifs pose sans cesse de nouveaux problèmes qui nécessitent de fréquentes réunions de l'Etat-Major. Celles-ci se tiennent au domicile des membres ou dans un repaire rue André Fauchille. Il ne s'agit plus maintenant d'organiser un groupement clandestin, c'est toute une petite armée qu'il importe de mettre sur pied et de doter de tous les services nécessaires : service du charroi, service de manutention, service d'armement. Et ces deux services d'un genre nouveau, mais non moins indispensables pour une armée secrète : le parachutage et le sabotage.

LES « CAPITA » DE LA VASTE CONJURATION.

A côté du Colonel LENTZ et du Commandant CLASER, on trouve quelques-uns des plus « chics » résistants de Belgique : FRAPPART, chef de la section administrative, Frans BODART, adjoint au chef de la section de combat, Richard DE FROYENNES, adjoint à BOERENBOOM, Jean HOFMAN, chef opérateur. Grâce à ces animateurs, la puissante conjuration anti-allemande manifeste sa robuste vitalité sur toute

l'étendue du territoire occupé. La « petite » multiplie ses voyages en France d'où elle rapporte de nombreux renseignements et où elle assure le contact avec la liaison SABOT. Contact également avec le service ZERO du S.R.A. Les reconnaissances se multiplient, des dépôts d'armes se constituent, des plaines de parachutage sont repérées avec précision. Et partout CLASER est présent, dirigeant, conseillant, imposant confiance, remontant les courages, insufflant à tous son enthousiasme. Nous sommes toujours en 1940. A ce moment, beaucoup de Belges, défavorablement impressionnés par l'ignoble spectacle de la servilité des premiers collaborateurs de l'ennemi, sont loin de se douter qu'une résistance active, menée par les meilleurs éléments de notre armée, s'organise dans tout le pays. Cette résistance de soldats, menée par des soldats, avec un magnifique esprit combattif, avait devant elle près de quatre années pour s'affirmer, se consolider, mais aussi pour encaisser les coups durs, de sorte que son histoire sera une longue suite d'exploits entrecoupée de deuils et de sacrifices.

« JE LES ENVOIE MEDITER

SUR LE MORATOIRE ».

Jusqu'à ce moment, LENTZ et CLASER ont suivi les inspirations de leur tempérament de soldat sans avoir reçu aucune consigne, aucune directive de notre Gouvernement de Londres. Chacun se rend cependant compte de la nécessité d'établir le contact avec celui-ci. Au début de l'hiver 1941, un envoyé de Londres arrive à Bruxelles. C'est le capitaine CASSART. Parachuté en territoire occupé, il ne devait pas y faire un long séjour, car, peu de temps après, il tombait dans les filets de la Gestapo... Il avait toutefois eu le temps de prendre contact avec la Légion Belge et avait rencontré divers membres de son état-major. Ceux-ci estimèrent le moment venu d'assurer un contact continu avec le gouvernement de Londres. Ils se proposent d'envoyer VAN DER PUTTEN pour établir cette liaison.

Après l'arrestation de CASSART, CLASER fait transmettre à Londres une proposition de reprendre la succession de ce dernier et de se rendre en Angleterre pour établir l'accord. Mais les obstacles et les difficultés se multiplient. Le départ de VAN DER PUTTEN doit être ajourné, la ligne étant coupée. Ce n'est qu'au début de 1942, que le Commandant CLASER rencontre chez le Colonel LENTZ, un autre envoyé de Londres, Philippe de LIEDEKERKE, parachuté depuis peu

sous le nom d'Auguste VANDENBROECK. A l'état-major central, il a été décidé que CLASER tentera de se rendre à Londres. C'est une aventure pleine de risques, mais le bouillant patriote ne voit que le but à atteindre et se soucie très peu des dangers. Accompagné de Philippe de LIEDEKERKE et conduit par « la petite », il passe la ligne de démarcation, franchit les pyrénées, arrive en Espagne, mais là les affaires se gâtent. Lâchés par le passeur, les deux Belges se font arrêter par la police espagnole et, après plusieurs semaines de séjour dans différentes prisons, échouent au fameux camp de Miranda.

Il a été convenu entre CLASER et ses camarades que s'il parvenait au but, dès son arrivée à Londres, il émettrait le message suivant : « JE LES ENVOIE MEDITER SUR LE MORATOIRE ». Pendant les mois d'avril, de mai et de juin, on devine avec quelle impatience les chefs de la Légion Belge attendirent la petite phrase qui devait leur annoncer le plein succès de la mission de CLASER. Et c'est au moment où ils commençaient à désespérer et où les suppositions les plus inquiétantes se donnaient libre cours que le message porteur de si grands espoirs fut émis. « En entendant ces quelques mots qui pour nous avaient la signification d'un bulletin de victoire, raconte un ancien de la Légion Belge, nous avons éprouvé une des joies les plus pures qu'un homme puisse ressentir. »

COUPS DURS...

Pendant son séjour à Londres, le Commandant CLASER se met en rapport avec le Gouvernement belge. Il rencontre différentes personnalités, entre autres MM. SPAAK, GUTT, DE LAVELEYE. Il entre également en contact avec les autorités militaires anglaises et se livre à un gros travail en vue de son retour dans les territoires occupés.

Entretiens l'état-major de la Légion continue à mettre tout en œuvre pour assurer à son action toute l'efficacité possible. A ce moment, CLASER est remplacé par VAN DER PUTTEN qui amorce les premiers contacts avec les communistes. Il est question de coordonner l'action des divers groupements de résistance en Belgique et d'en confier le commandement général à un directoire. Lors de la constitution de celui-ci, la Légion Belge y délègue comme président le général HEENEN et comme observateur BODART qui en devient le secrétaire.

Le 8 mai 1942, grosse surprise : le Colonel LENTZ et VAN

DER PUTTEN sont arrêtés. La rafle atteint d'autres membres de la Légion. La brusque disparition de deux des dirigeants est un coup redoutable qui risque d'avoir des conséquences désastreuses, heureusement ces coups-là on les a prévus et les suppléants reprennent la tâche des absents : **BOERENBOOM**, **FRAPPART**, **BODART**, **DEFROYENNES** mettent les bouchées doubles.

En août, nouvelle arrestation inquiétante : **FRAPPART** tombe à son tour dans les filets de la Gestapo et son calvaire commence. L'ennemi tente en vain de lui arracher des renseignements sur la Légion Belge. A présent, c'est le Colonel **BASTIN** qui préside aux destinées de celle-ci ; aussi dès son retour d'Angleterre, fin août 1942, est-ce avec lui que **CLASER**, muni d'un ordre de mission, entre en rapport. Les deux chefs se rendent compte que le développement des effectifs a multiplié les risques au point que des mesures de précaution exceptionnelles s'imposent. Il est décidé que le groupe Action, dont **CLASER** assumera le commandement se désolidarise de la Légion Belge. Celle-ci est divisée en organisations territoriales avec double mission : maintenir l'ordre dans le pays lors de la libération et constituer des groupements avec missions directes de combat.

LA VOIE DU SACRIFICE...

Toutes les grandes œuvres ont besoin du ferment de la souffrance... La Légion Belge ne devait pas faire exception à cette règle dramatique après **LENTZ**, **VAN DER PUTTEN**, **FRAPPART**, **BOERENBOOM** est arrêté par la Gestapo.

Pendant ce temps, **CLASER**, toujours magnifique d'entrain et de cran, continue à se dépenser sans compter. Ses collaborateurs immédiats sont alors : **André GUILLET**, **SPANOGHE**, **HALEWYCK** de **HEUSCH** et **MAUCQ**. En novembre, il veut retourner à Londres pour rendre compte de sa mission et il se met en route avec **DEFROYENNES**. Cette fois, il n'atteint plus la frontière espagnole et il est arrêté à la ligne de démarcation. Avec son ami **DEFROYENNES**, il est conduit successivement dans les prisons de Champagnole, Besançon, Dôle. Comme les deux hommes sont munis de fausses pièces d'identité, ils ne sont condamnés qu'à une peine minime. **BODART** et la « petite » ont réussi à traverser la ligne de démarcation pour reprendre contact avec eux et tenter de les faire évader. Ils reviennent à Bruxelles pour rendre compte de leur mission et du plan d'évasion qu'ils ont établi. Malheureusement à ce moment le sinistre capitaine **WILLY** entre en scène.

LE PLUS REDOUTABLE

DE TOUS LES TRAITRES...

Le misérable a réussi à gagner la confiance d'un officier supérieur qui cherche à faire évader CLASER et DEFROYENNES de St-Gilles, où ils ont été ramenés. Il monte de façon remarquable la mise en scène de l'évasion et CLASER ainsi que DEFROYENNES sortent de St-Gilles, prenant place dans une voiture pilotée par un chauffeur à la solde de l'ennemi qui doit les mener en France, d'où ils gagneront l'Espagne et l'Angleterre. Ils sont arrêtés en cours de route et conduits, les yeux bandés, à la Caserne de Gendarmerie. Leurs identités sont ainsi découvertes et c'est à leur tour de s'engager sur un terrible calvaire.

Cependant la réussite apparente de l'évasion confirme l'officier qui est entré en rapport avec le « capitaine WILLY » dans la conviction que ce dernier est vraiment un délégué de l'Intelligence Service, et l'irréparable s'accomplit. Le traître réussit à pénétrer les secrets de la Légion Belge, dénommée à ce moment Armée de Belgique, et des documents très importants lui tombent entre les mains ! Il parvient également à monter une entrevue en territoire espagnol avec de faux délégués de l'Intelligence Service, et à attirer des chefs de l'A. B. dans un guet-apens. Une vraie catastrophe : les arrestations se succèdent à un rythme effarant. BASTIN, MARETS, PIEZ, GILBERT, LEBON, DESCHREIJVER, STIERS, HAUTEM, SEGERS, NELISSEN, PELZER, VAN NOTEN, BODART, GUILLET, BOEL, VOS, FRANCKX, LEUNEN, MOUSSET, NORMAN, DELWICHE, le docteur ANDRE sont victimes du Judas DE ZITTER, alias capitaine WILLY ou JACKSON, et vont rejoindre à St-Gilles les autres chefs de l'organisation arrêtés précédemment.

LEGION BELGE... A.B... A.S.

Dénommée A.B. (Armée de Belgique) depuis que le Colonel BASTIN a succédé au Colonel LENTZ arrêté, la Légion Belge encaisse de terribles coups. Malgré cela, parce que l'organisation est solide, elle résiste à toutes les bourrasques. Des hommes tombent, d'autres les remplacent aussitôt et la lutte continue... Rien de plus impressionnant que cette relève continue qui ne laisse aucun poste vacant et qui assure le plein rendement de l'ensemble. Lorsque le général FIRE assumera, à son tour, le commandement de l'A.B., il en changera le nom en A.S. (Armée secrète), mais c'est

toujours l'Ancienne Légion qui subsiste et fournit les neuf dixièmes de son recrutement. L.B., A.B., A.S., les dénominations ont varié, mais le but est resté le même. L'esprit des hommes aussi... L'heure si impatiemment attendue de l'action approche : la grande armée qui, depuis 1940, fourbit ses armes dans l'ombre s'apprête au combat...

Se représente-t-on ce qu'a dû être le supplice des chefs de la première heure qui, arrêtés, réduits à l'impuissance, rongeaient leur frein dans les camps de concentration au moment où leurs camarades, recueillant les fruits de leur patient labeur, entreprenaient les premiers grands sabotages et connaissaient les joies excitantes de l'action. Pour le Commandant CLASER, ce fut une dure épreuve : il la supporta avec la belle énergie dont il n'avait cessé de faire preuve depuis le temps où il avait conçu le projet — en apparence insensé — de reconstituer une armée secrète. Son œuvre vivait telle qu'il l'avait rêvée dans cette puissante phalange de volontaires prêts à toutes les audaces et à tous les sacrifices. Hélas ! il ne devait pas avoir le bonheur de la voir lui-même sortir de l'ombre et montrer au grand jour le magnifique esprit que lui et ses camarades lui avaient insufflé. Le docteur ANDRE, qui fut son compagnon d'infortune, nous a laissé un témoignage émouvant sur la fin de celui qu'il appelle :

« LE MEILLEUR DES ENFANTS

DE LA BELGIQUE ».

« Nous passons quelques jours à la prison d'Essen, écrit-il, puis arrivons au camp d'Esterwegen où nous sommes logés à 150 dans des baraques où nous gelons. Pour nous garantir de l'intense froid nocturne, nous avons une couverture quasi transparente et une chemise en loques.

» CLASER, le grand et robuste gaillard, a fondu, mais son indomptable énergie, sa foi d'apôtre, son patriotisme persuasif, se sont exacerbés, pendant sa cruelle et déjà longue détention.

» Toutes les ruses sont employées, et à quelques-uns nous passons d'une baraque à l'autre pour y réconforter ceux qui en ont besoin et surtout pour exalter l'espoir d'une Belgique rapidement libérée et renaissante.

» CLASER insufflé à tous sa conviction d'une patrie libérée de l'oppresseur (après sa défaite qu'il affirme certaine),

d'une patrie plus saine grâce à l'entente qui régnera parmi tous ceux que nous retrouverons si la mort nous épargne. CLASER la veut grande, propre et riche sa Belgique et pour cela, il veut grossir les rangs de nous tous qui avons été ses collaborateurs ; il veut amener par la persuasion nos camarades de captivité à l'aider dans son œuvre ; il leur démontre combien l'action de la Légion noble et désintéressée dans la clandestinité, doit se poursuivre amplifiée après la libération. Il veut des patriotes, probes, éclairés, qui n'auront qu'un but : faire de notre Patrie quelque chose de plus grand, plus noble, et où particulièrement les œuvres sociales seront développées au maximum. Et ce thème, inlassablement, il le développe, devant toute la baraque réunie, ou dans un aparté avec quelque camarade qu'il soupçonne d'être réticent.

» Un mois après, cette croisade éloquente et persuasive est brusquement interrompue par l'envoi de notre convoi en Silésie (forteresse de Gross-Strehlitz).

» Avant notre départ, nous avons aperçu FRAPPART, un des premiers collaborateurs de CLASER, qui lui aussi est terriblement amaigri, mais dont le moral est toujours au zénith.

» Le nouveau régime cellulaire n'arrête pas l'action de Charley. A son instigation et celle du Colonel BASTIN, j'accepte de devenir un des médecins de la forteresse, ce qui me permettra d'entrer en communication avec tous ses camarades. Je procure à CLASER de quoi écrire et chaque fois que sous prétexte de pansement ou d'auscultation, je pénètre dans sa cellule, il me remet une liasse de documents. Je les transmets à notre cher BODART, qui passe ses journées à les transcrire en caractères microscopiques. Ce sont les statuts, les buts, les directives de la LEGION après la libération escomptée. Cette œuvre considérable a été évacuée de la forteresse de Gross-Strehlitz, sur le camp de concentration de Gross-Rosen, camouflée dans une pantoufle de BODART. Malheureusement tous nos vêtements personnels y ont été volés.

» De temps à autre, sous prétexte de bain de lumière, je conduis au lazaret de la forteresse CLASER, BASTIN, DESCHERJVER et d'autres. Et c'est alors une heure d'intense satisfaction pour tous. Par les journaux que les détenus tchèques et polonais me passent, je leur apprends le débarquement, l'avance en France et en Belgique. Et tous ces vaillants officiers rongant leur frein enragent de ne pouvoir aider à bouter hors de Belgique les hordes teutoniques.

DANS L'ENFER DE GROSS-ROSEN.

« Nous voici en octobre 1944 au camp de concentration de Gross-Rosen, camp d'horreur et de torture physique et morale, où décimés par le froid, la faim, les coups, la maladie, peu à peu disparaissent nos amis BASTIN, MARDULIEZ, GILBERT, VAN NOTEN, PELZER, LEROI, HAUTEM, HALEWYCK de HEUSCH, etc. Au début de décembre, CLASER m'a rejoint à l'infirmerie 5 où le 14-11-44, j'avais été transporté mourant. Il a tenu jusque là et c'est terrassé par les travaux forcés et la maladie que ce bon géant est venu échouer sur une pailleasse voisine de la mienne.

» Et pendant 15 jours, Charley, dont le cerveau avait gardé toute sa lucidité, agonisa sans s'en rendre compte.

» Il me reparlait de ses valeureux amis du début de la Légion : les LENTZ, BOERENBOOM, FRAPPART, VAN DER PUTTEN, etc..., espérant les revoir dans la Belgique libérée et avec eux et nous la refaire grande, belle, prospère, et surtout propre.

» Et quand, angoissé de voir s'éteindre ce Grand Belge, qui était devenu mon ami intime, je le vis emmené vers le crématoire, j'eus l'impression que notre Patrie perdait le meilleur de ses enfants. »

L.
